

Gisèle Ansorge

---

Prendre d'aimer

*roman*



---

*camPoche*

« Prendre d'aimer »,  
Prix Paul-Budry 1987,  
Prix des Auditeurs de « La Première » 1989,  
a paru en édition originale en 1988  
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

« Prendre d'aimer »,  
cent trente-cinquième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le cinquième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,  
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,  
Dieyla Sow, Daniela Spring et Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Illustration de couverture: Dode Lambert  
Photogravure: Images 3 S.A., Lausanne  
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck  
(ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-134-0  
Tous droits réservés  
© 2003 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*Prendre d'aimer*, prendre en affection,  
se prendre à aimer.

WILLIAM PIERREHUMBERT  
*Dictionnaire du parler neuchâtelois  
et suisse romand*

*Si certaines expressions, traditions, anecdotes de ce récit  
appartiennent au folklore romand,  
les personnages principaux sont purement imaginaires.  
Le lecteur trouvera à la page 395 un petit glossaire  
regroupant certains mots typiques de l'époque.*

I

## I

SÉVERINE était la huitième des enfants Pitteloud. Adèle, la mère, habituée à poursuivre sa tâche jusqu'aux premières douleurs, l'avait mise au monde dans un chemin de vigne. On avait juste eu le temps de l'étendre à l'écart, son fichu sur les yeux pour l'abriter d'un soleil qui chauffait à blanc.

C'est le métral, le chef du vignoble, qui avait recueilli la petite fille entre ses paumes rugueuses et il avait coupé le cordon avec le couteau qui lui servait d'ordinaire à feuilleter sa viande séchée. Pendant ce temps, Chrétien Pitteloud, le père, s'écrasait le nez sur la table de mélèze de la pinte, alourdi par l'excès de la chaleur qu'il combattait en buvant sans retenue.

Bon gré, mal gré, Adèle Pitteloud « bouèbait » chaque année. Elle avait même eu deux enfants d'un coup, Chrétien ne l'en avait pas remerciée, les enfants mangent trop et ne rapportent rien. Il finissait bien par les aimer, mais ça lui prenait un peu de temps.

Jude, le dernier, était crétin, béni de Dieu, protégé des guêpes et des vipères. Il marchait de travers, balançant son énorme tête, si lourde qu'on

craignait à chaque instant de la voir se détacher du cou, entraînée par son poids. Il était gai, riait sans raison, bavait et ne se juchait que sur le fumier. Adèle affirmait qu'il voyait les choses de l'au-delà, il prévoyait l'orage bien avant que les vaches commencent à saboter. Il l'annonçait en poussant un long cri et tombait à la renverse, le corps secoué par des mains invisibles. Seule Séverine parvenait à le calmer, elle enserrait la grosse tête entre ses genoux et la bloquait de toutes ses forces. Il ne tardait pas à se décontracter et à grogner doucement, inondant tout de bave et de morve. Parfois, il avait le corps couvert de pustules. Adèle l'attachait près de la cheminée jusqu'à ce que la fumée eût bien imprégné les croûtes qui finissaient par se détacher. Toute la famille chérissait Jude, qui portait bonheur à la maison.

La nature corrige parfois ses erreurs en rétablissant l'équilibre : trois des enfants Pitteloud avaient été moissonnés en bas âge par la vérole et le décroît. Un quatrième, qui avait échappé aux épidémies, n'avait pas résisté à une vilaine blessure due au coup de sabot d'un mulet. On avait pourtant couché le pauvre garçon, plus d'une semaine, à l'écurie, pour le faire profiter des bons remugles du fumier. On avait couvert la plaie de cataplasmes d'herbes et de fiente. Cela n'avait pas empêché la blessure de se transformer en sanie noire et puante. Il avait bien fallu finir par scier le gros os, ce qui prend du temps. Séverine avait encore dans l'oreille le terrible et interminable cri du supplicié. Tout le monde avait été soulagé quand il avait rendu le dernier soupir.

L'aîné des Pitteloud, Gervais, avait un beau jour, sans rien dire à personne, roulé son linge dans un sac de poil de chèvre, et il était parti s'enrôler au service de France. Il n'était jamais revenu, mais certains affirmaient l'avoir croisé sur les routes de Russie, au passage de la Bérésina. Après le temps raisonnable, le curé avait couché son nom sur la liste des morts. Adèle avait travaillé encore davantage pour payer des messes pour le repos de son âme.

Des dix enfants, il n'y avait que deux filles. L'aînée, Olympe, carrée d'épaules, à la voix rauque de grenadier, à la poitrine si puissante qu'elle pouvait, à l'auberge, s'en servir pour transporter le plateau des gobelets, sans avoir recours à ses mains, s'était emparée rapidement du cœur et des économies d'un berger du village voisin. Elle était entrée en concurrence avec Adèle : huit minos barbotaient déjà dans les flaques du chemin.

Les Pitteloud cohabitaient pêle-mêle dans la suie et la fumée de leur mesure dont le toit ressemblait à une passoire. Dès qu'on s'approchait des planches clouées qui servaient de porte, on voyait surgir de l'ombre la tignasse hirsute et rousse des jumeaux, et les yeux ronds, effarés d'Adèle. Si les deux filles, Olympe et Séverine, étaient grandes, charpentées comme des filles de riches, les garçons restaient petits, maigriots, cependant vifs, de vrais feux follets. Les jumeaux, Mathieu et Maurice, commettaient les pires sottises sous prétexte d'expériences. Cela leur valait des corrections dont ils portaient constamment les marques, écussonnées au nerf de bœuf. Ils avaient la rage de vérifier par



eux-mêmes tout ce qu'on leur enseignait, mais cet esprit scientifique ne convenait pas à tout le monde et sur ce chapitre, Chrétien était particulièrement borné. Les jumeaux avaient ainsi capturé toute une famille d'engoulevents qu'ils avaient surprise endormie dans les fougères. Ces oiseaux se prennent facilement au filet car ils ne se réveillent que la nuit. Les deux frères les avaient enfermés à l'étable avec la chèvre pour voir si réellement ils têtent l'animal et lui crèvent les yeux. La chèvre s'en était mieux sortie que les jumeaux, ni tarie, ni aveugle tandis qu'eux, ils avaient dû renoncer à manger assis durant plusieurs jours...

## II

TOUTE la journée, les enfants Pitteloud couraient, pieds nus dans la terre boueuse cent fois piétinée par les bêtes. Le soir, Adèle les fourrait, cuisse contre cuisse, sur un tas de feuilles sèches avec un bout de couverture trouée pour les tenir au chaud. Une ou deux fois par mois, elle les lavait tous ensemble dans le tronc de mélèze évidé qui servait de fontaine.

Qui, pendant le catéchisme, avait glissé sous le gros cul de Sœur Victoria une vessie de porc pleine de vent, juste au moment où elle allait s'asseoir pour parler des trompettes de Jéricho? C'était un des jumeaux. Si une bigote sortait de l'église, le front armorié d'un gros sceau noir il ne fallait pas se

demander qui avait rempli le bénitier avec de l'encre. Et encore, si Monsieur le curé ne parvenait plus à tirer un son de la grosse cloche, il connaissait le chenapan qui avait entortillé le montant avec de la charpie. Il allait tout droit chez Adèle, attrapait le coupable par sa guenille de culotte et réglait l'affaire sans y mêler Chrétien dont il n'ignorait pas les ravageuses colères.

Malgré la pauvreté, ils n'étaient pas malheureux, les enfants Pitteloud. Jude prenait son plaisir à observer durant des heures l'ange de porcelaine qui, à l'église, branlait la tête de haut en bas pour dire merci quand on lui donnait une pièce. Cela n'arrivait pas si souvent, mais dans son innocence tranquille, Jude avait cette patience inusable d'un chat devant un trou de souris.

Sans doute, les Pitteloud étaient les plus pauvres du village ; quand les autres apportaient du bon bois pour allumer le poêle dans la salle du catéchisme, ils n'avaient à offrir que des échelas de vigne. Dans les maisons des autres, il y avait une chambre haute avec un vrai lit, et bien rangés sur l'étagère ces gros fromages que le père entame pour la naissance et remise jusqu'aux noces. Les enfants Pitteloud devaient suivre le râteau du moissonneur, emboîter le pas des touristes pour récolter quelques piécettes et, jamais, jamais, le colporteur ne déposait sa balle sur le seuil de leur habitation, sachant bien qu'il ne pourrait rien y vendre. Le seul qui pût espérer quelque chose, c'était le père Ambroise, un capucin teigneux et barbu. Dès qu'elle entendait sa clochette, Adèle courait au poulailler et contre un

scapulaire qu'elle cachait vite sous son fichu, à cause de Chrétien, elle lui remettait une douzaine d'œufs.

Les voisines disaient qu'Adèle était si pieuse qu'elle aurait été capable de faire jeûner sa chèvre le Vendredi saint. Ça ne l'empêchait pas d'être entichée de sorcellerie. Elle préservait ses bêtes des maléfices en utilisant l'herbe à cinq doigts (mélange de poudre de mort récoltée parmi les ossements du cimetière et de sciure du bois qui a flotté sur une eau courante).

Les habits que les enfants Pitteloud se passaient du plus grand au vient ensuite leur donnaient des airs disproportionnés, jambes trop courtes ou bras trop longs, Adèle ne trouvant jamais le temps de les réajuster. Adèle était perpétuellement en mouvement, mains tendues dans toutes les directions pour répondre à des urgences : le lait se sauvait sur le feu, Jude criait à l'aide sous les coups des garnements, la voisine piaillait « au voleur » parce que les jumeaux lui pillaient ses prunes. Même quand elle prenait le chemin de la messe, le dimanche, avec sa coiffe gaufrée déteinte, cadeau d'une dame, Adèle continuait à courir. C'était une Valaisanne de petite espèce, noire et anguleuse, dont on pouvait s'étonner qu'elle ait pu donner naissance à une belle et grande fille comme Séverine. Pour se procurer un peu d'argent, elle allait à domicile faire reluire les planchers ou tremper la lessive. Le sol de sa mesure ne lui donnait pas trop de peine, toujours bien noir et luisant, lustré par les pieds et les sabots, il était de terre battue. Quand les enfants criaient famine, elle n'avait qu'à décrocher de la paroi le pain à trou si dur qu'il nécessitait la hache.

Séverine avait dû prendre l'habitude d'aller déraciner son père de la chambre à boire et c'était pour elle, chaque fois, un grand tourment que de pousser la porte de la pinte.

Chrétien parlait haut quand il avait bu, il tapait du poing sur la table pour forcer tout le monde à l'écouter. Ce que Séverine redoutait le plus, c'était le moment où il avait envie de lui faire partager son plaisir :

— Montre que tu es la fille de Chrétien Pitte-loud : bois ça d'un trait, jusqu'à la dernière goutte, tu me feras honneur !

Pour en finir plus vite, la jeune fille s'exécutait. Alors, Chrétien se dressait et criait à la ronde :

— À présent, elle va baiser le cul de cette bouteille pour vous montrer qu'elle respecte ce qu'il y a dedans.

Séverine était bien obligée de plier encore une fois mais, intérieurement, elle maudissait le vin, la vigne, les chambres à boire.

Sur les conseils de Noémie, l'accoucheuse, elle avait essayé de donner le « remède » à son père, à son insu. Elle avait délayé un œuf de chouette dans son verre de vin. Ça repousse l'envie de boire. L'expérience avait échoué.

### III

**D**U MONDE qui existait au-delà du village, Séverine savait peu de chose. Derrière la montagne,

on apercevait la pointe d'un autre sommet et sans doute les montagnes succédaient ainsi aux montagnes, sans fin. Une fois, le curé avait parlé d'un pays bas, bordé par la mer, si grande qu'on n'en voyait pas la limite. C'est sur cette mer que naviguaient les bons missionnaires, à la recherche des sauvages qu'il fallait convertir. Ces sauvages mangeaient de l'homme, ils restaient noirs même en hiver et on les appelait les cafres et les hottentots.

Séverine s'accroupissait souvent au bord du torrent pour repérer un gros bouillon d'écume, elle le regardait sauter de caillou en caillou et le suivait des yeux aussi longtemps que possible, reliée, par son intermédiaire, au Rhône dans lequel il allait se jeter et à cette mer lointaine qu'elle ne verrait jamais.

Un été, alors que Séverine était encore très jeune, des Anglais s'étaient fait transporter en chaise au village, dans l'intention de s'acheter un enfant. Le curé était venu chez les Pitteloud avec eux, parlant à voix basse. Adèle avait éclaté en gros sanglots, tandis que Chrétien, indécis, se grattait la tête en répétant :

— Vrai que les enfants, ça ne rapporte pas beaucoup et ça mange trop.

Il avait proposé Jude à la grosse tête. Adèle s'était récriée que c'était bien celui qu'elle donnerait en dernier, car personne ne saurait le soigner aussi bien qu'elle. De toute manière, les Anglais n'en voulaient pas, ils n'avaient d'yeux que pour Séverine dont ils caressaient déjà la tête avec des gestes de propriétaires. Pour ne pas être choisis, les jumeaux

se tiraient les traits avec les doigts pour se rendre hideux. Séparer les jumeaux, Chrétien ne s'y serait pas risqué. Séverine demeura seule en lice.

Les nababs offraient un gros prix, la valeur de plusieurs fustes de vin, ils vantaient aussi les avantages que la fillette trouverait à vivre dans leur pays : elle apprendrait à parler dans une langue respectée jusqu'au fond des grandes Indes, elle ne porterait que du linge de linon, et au lieu de devenir servante, elle en aurait elle-même une ou deux. Chrétien restait songeur, il laissait traîner les choses pour obtenir davantage, tandis qu'Adèle, pâle de honte et de colère, retenait d'une main Séverine que les Anglais tiraient de leur côté. Adèle hésitait tout de même un peu, se reprochant son égoïsme, de quel droit refusait-elle un avenir pareil à sa fille ? Elle s'informa sur la religion des Anglais. Ayant entendu qu'ils habitaient sur une île, elle imaginait que les missionnaires avaient dû les convertir. Quand ils répondirent honnêtement que le pape n'était pas leur chef, Adèle rempoigna sa fille fermement, déclarant, indignée, qu'aucun de ses enfants n'irait perdre son âme dans un endroit qui avait fermé sa porte au Saint-Père. Sur ce point, au moins, le curé l'approuva. Chrétien qui, au fond, aimait bien ses enfants, se tut. Les Anglais se consolèrent en sortant leurs pinceaux et leurs couleurs pour broser un portrait de Jude. Ce n'était pas la première fois que le petit dernier servait de modèle aux étrangers de passage. Les dames, tout spécialement, étaient intéressées par le sujet. À peine arrivées, elles s'informaient :

— Le crétin du village ? Où est-il ?

Le temps d'extraire de leur réticule carnet et fusain que tous les crétins du village, portés à bout de bras par leurs mères hilares, rivalisaient de bave et de morve.

Dans ces carnets, souvent illustrés par des mains célèbres, le crétin valaisan figure entre un croquis de Pissevache ou une éruption du Vésuve, souvenir d'un précédent voyage.

Séverine resta vêtue de la robe brunâtre filée par Adèle avec la laine de ses brebis. C'était son destin. Elle était habituée à vivre au cœur de cette montagne qui les gratifiait d'un long hiver de mort blanche pour ressusciter toute bruissante d'avalanches sous l'haleine chaude du foehn. Les chèvres étaient ses compagnes de jeu, elle aimait les gratter entre les cornes, leur donner leur ration de sel et les poursuivre entre les blocs de rochers.

#### IV

QUAND les beaux jours ouvraient la porte aux « Messieurs » qui viennent aux herbes, avec leurs boîtes peintes en vert, les enfants Pitteloud tendaient la main comme tous les enfants du village. Séverine n'aimait pas mendier. Elle préférait offrir les cristaux que les dames d'en bas paient cher et qu'elles tournent et retournent entre leurs mains gantées de soie.

Les dames de Sion, qui montaient, portaient sur leur corsage de grosses chaînes en or. Chrétien affirmait qu'elles possédaient dans la montagne plusieurs mayens d'où elles surveillaient sans peine la porte de leur maison de ville, car elles n'avaient qu'à se pencher pour l'apercevoir.

Elles s'étonnaient de voir les montagnards relever leur terre, en la transportant dans leurs hottes. La mitraille des rochers leur causait une grande peur.

Chrétien n'avait, pour ainsi dire, aucun métier, mais il affirmait qu'il en avait plutôt cent que point du tout. Adèle soupirait tout en reconnaissant qu'avant le passage des soldats de Napoléon, il était travailleur et assidu à l'ouvrage. À force de trafiquer pour le ravitaillement des armées, il avait pris goût à l'aventure et au désordre. À présent, il lui répugnait de descendre dans les vignes, de remonter à l'alpage et de courber le dos pour tirer son bien d'une terre difficile. Mais il ne rechignait pas à convoyer le touriste appelé « le sage » jusqu'à la limite des mélèzes, même s'il s'agissait d'un podagre qu'il devait hisser en chaise et réconforter tout au long d'un chemin avec des élixirs, ou d'un jeune homme blême, la gorge sifflante d'une mauvaise toux, qu'il devait conduire chez le fruitier de l'alpage pour lui faire boire du petit-lait. Séverine accompagnait parfois son père. Elle s'apitoyait sur ces pauvres chétifs de ville arquant le corps en arrière pour mieux happer cet air dont ils avaient été privés.

— En bas, expliquait Chrétien à Séverine, ils n'en ont presque point, ou seulement du mauvais.



Ils viennent s'en remplir le corps. Il faut le leur vendre cher ce bon air qu'ils nous pillent.

Oui, mais ils en avalaient tellement qu'ils en prenaient le mal, et il fallait les redescendre au pas de course.

Pour augmenter le prix de la montée dans l'Alpe, Chrétien recourait à différents stratagèmes. Par exemple, il conduisait les sages jusqu'à la « pierre à écuelle », un énorme rocher tout plat qui aurait pu servir d'assiette à un géant, creusée en son milieu comme pour y verser de la soupe aux pois. À ceux qui avaient l'air d'apprécier les histoires d'autrefois, il fournissait cette explication :

— Nos vieux du temps jadis découpaient ici de l'homme pour lire dans son sang. Regardez, on voit encore des traces rouges...

À ceux de la nouvelle tendance, habillés à la mode récente, il disait :

— Quand les Français sont venus nous apporter la liberté, ceux du bas Valais se sont vengés de ceux du haut. Plus d'un a perdu sa tête dans cette écuelle. On se fatiguerait trop à laver ce sang, il est marqué pour toujours.

Séverine trouvait que ces paroles n'étaient pas honnêtes puisque ces traces de sang étaient dues à la dépouille d'un chamois que Chrétien lui-même avait saigné sur la pierre. Cependant, il n'y en avait point comme Chrétien Pitteloud pour surprendre une bête au passage ou pour vous boucaner une marmotte. Si un ours avait été aperçu, c'était toujours Chrétien qui partait à la chasse et, quelques jours plus tard, on voyait les pattes de l'animal

clouées sur la porte d'un mayen. Parfois, un jaloux, en le croisant, ricanait :

— Où tu te rends, Chrétien ? Tu vas dénicher les trésors de la montagne ? Où il est ton bouc noir à trois cornes ?

Chrétien se contentait de siffler ou de iouler d'un air moqueur et, le soir, il rentrait du même pas, un grand chat sauvage mort jeté en travers des épaules. Et plus d'une vieille venait en réclamer la peau pour s'y envelopper la jambe mordue par les rhumatismes. Peut-être qu'il ne s'y entendait guère à flotter le bois dans les torrents ou traire les vaches ou épamprer la vigne, mais il avait de l'adresse pour attraper la perdrix blanche qu'on nomme l'Arbena. Les chanoines d'en bas s'adressaient à lui pour se fournir d'hermine pour leurs aumusses : il attendait que le roselet prenne sa belle couleur blanche d'hiver pour l'attraper, et bien qu'il se confondît avec la neige, il parvenait toujours à le dépister grâce à son petit bout de queue qui reste noir pour rendre service aux chasseurs. Il attrapait le putois dans les granges et récoltait ses poils pour les fins pinceaux des « sages ».

Il s'était mis d'accord avec le colporteur pour lui fournir la graisse de blaireau, la fourrure de lièvre blanc et la chair de marmotte qui donne un fameux bouillon pour les femmes accouchées. Quand il avait la chance de tirer un chamois, il descendait vendre lui-même la peau dont les riches se font des gants et des culottes, la corne qui fournit de jolis boutons et des pommeaux de canne. Quand il n'avait plus rien d'important à chasser, il débusquait les chauves-souris des granges : avec leur sang, le meige fabriquait un

bon onguent pour rendre la peau aussi douce que la soie. Le meige réclamait aussi fréquemment le « lait de lune » que Chrétien allait chercher dans des endroits secrets qu'il n'aurait révélés à personne. Il y allait souvent le dimanche dans l'après-midi et revenait quelques heures plus tard, émiettant au creux de sa main la belle poudre blanchâtre :

— *Bons vèpres!* disait-il au meige, en guise de salut. Cela va coûter cher, car j'ai manqué dérocher...

Quand il énonçait son prix, le meige qui était trop vieux pour grimper, grinçait des dents :

— Je vais finir par aller le chercher moi-même, tu deviens grippe-sou.

Chrétien riait.

— Vas-y seulement, tu ne connais pas les cachettes.

Le meige sortait son petit sac de cuir pour compter lentement, à regret, tout en sachant que le « lait de lune » lui serait largement payé car il arrêta les crachements de sang et le suintement des yeux.

Puis venait le temps où tout le village descendait aux vignes. Chrétien y descendait aussi, mais pas pour se joindre aux autres. Le travail de la vigne, il le laissait à Adèle. Lui, il attrapait les petits scorpions et les fourrait tout vifs dans une fiole d'huile. Au bout de trois jours, il pouvait aller chez l'apothicaire lui vendre cette mixture, souveraine contre les maux de ventre.

Séverine pardonnait à son père sa violence quand il lui permettait de l'accompagner plus loin

que l'endroit où, sur la plaque d'une croix, le mort sollicite les passants: *Moi, Jérôme Savioz, décédé d'avalanche, t'implore de ne jamais m'oublier dans tes prières et si ton bon cœur s'y résout, de faire dire une messe pour mon repos éternel.*

Chrétien était conteur. Tout en scandant son pas avec le bâton noueux sur lequel il avait sculpté un edelweiss, il évoquait le souvenir des premiers « sages » arrivés en Valais. Selon lui, ils étaient armés jusqu'aux dents, croyant le pays habité par des mangeurs d'humains. Chrétien avait failli essayer un bon coup de feu. Il avait eu la présence d'esprit de brandir son fusil à pierre pour montrer aux étrangers qu'il était au moins aussi civilisé qu'eux.

— Si Jude était né dans ce temps-là, expliquait-il à Séverine, ils l'auraient massacré, ils en ont tué beaucoup de nos innocents qu'ils confondaient avec les bêtes sauvages.

## V

**P**OURTANT c'était le soir, à l'intérieur de la maison, quand au dehors la neige a grimpé d'un coup jusqu'au toit, et qu'on reste bien à l'abri dans ce tombeau qui ne s'ouvrira plus guère avant le printemps, quand Adèle prépare les beignets au colostrum qu'elle a reçu de la voisine dont la vache a vêlé, que Chrétien racontait la guerre. Il parlait des grands diables de France qui « nous étaient tombés

sur les épaules » sans crier gare et qui voulaient nous faire Français! Faut-il méconnaître le Valaisan, plus entêté qu'un mulet!

Le mulet, lui Chrétien, il avait dû le faire pour transporter l'artillerie des soldats qui ne voulaient pas se fatiguer, vu qu'ils s'étaient trouvés des esclaves. La charge sur le dos et les coups de bottes dans les reins, Chrétien les sentait encore, il n'en gardait pourtant pas de rancune. Quand le buveur de sang avait été s'asseoir sur son rocher à Sainte-Hélène, on en avait même eu pitié, bien qu'à cause de lui, la Suisse n'eût plus été pendant longtemps qu'une terre labourée par les canons, sur laquelle erraient des déserteurs, des mendiants, couverts de guenilles, des soldats de toutes nationalités, sans gîte, crevant de froid et de faim, pillards et allumeurs d'incendies dans les forêts.

Lorsque Chrétien évoquait ces terribles souvenirs, les enfants se taisaient, Jude oubliait de renifler quoiqu'il n'y comprît pas grand-chose, on entendait seulement le bruit que produisaient les jumeaux en grattant leurs croûtes dans les cheveux et le raclement d'un outil sur le bois de mélèze, car Chrétien, tout en parlant, achevait de sculpter la grosse poutre de la chambre, y ciselant toutes les dates de naissance avec les prénoms entourés de guirlandes de feuillage.

Vers la fin de l'hiver, en se levant le matin, Séverine courait voir si le soleil avait déjà creusé la glace devant la porte. Le village assoupi attendait ce dégel pour se réveiller. Quelques sons rares ébréchaient

parfois le silence comme si les appels des gens et des animaux s'étaient gelés avec le reste.

Quand un vieux mourait, on ne pouvait ni le descendre ni l'enterrer. On le déposait, enveloppé dans un drap, derrière le tas de bois et il se mettait à geler, lui aussi, en attendant le printemps pour rejoindre la terre. Les jumeaux, quand ils dévalaient une pente sur la glisse de bois, rebondissaient, par jeu, sur le grand-père emprisonné dans son tombeau de cristal.

Finalement la montagne criait le renouveau, toute ruisselante, s'ébrouant longuement comme un chien qui sort de la rivière. Chrétien disait qu'elle hurlait de plaisir, mais que ce plaisir-là, il était bon de ne pas le partager de trop près.

On commençait par rendre visite au mort. Chaque fois, c'était une surprise de le revoir tout frais, l'œil vif avec une barbe bien soignée et luisante semblable à une herbe qui n'a jamais manqué d'eau. Le curé sonnait la vraie fin du mort, deux coups pour une femme, trois pour un homme. On creusait avec une grosse pique dans une terre dure, plus lente à se réveiller.

## VI

**À** DIX ANS, Séverine fit sa première rencontre importante. Une petite femme déjetée, boîteuse, vêtue d'une superbe robe en gros de

Naples bleu, descendit d'une chaise, devant la porte des Pitteloud. Sa capote, relevée de fleurs emplumées, cachait une partie de ses beaux cheveux arrangés en boucles et une gaze verte tombait sur ses épaules. Elle voulait aller aux herbes. Chrétien flaira immédiatement une bonne affaire, il lui offrit une écuelle remplie de petit-lait, pensant qu'elle était à la recherche d'un peu de santé. Elle secoua la tête, elle voulait des fleurs, seulement des fleurs. De son doigt fin, elle indiqua dans son cahier de dessin ce qu'elle cherchait. Elle déposa sur la table quelques piécettes de France que Chrétien empocha avant qu'Adèle ait pu tendre la main. Épanoui, il offrait son lait de lune, ses morceaux de roches micacées, ses cornes de chamois. La dame secoua encore la tête, elle ne voulait que des fleurs.

Séverine sut qu'elle s'appelait Madame Rosalie de Constant et qu'elle écrivait dans les livres. Jamais Séverine n'avait entendu dire qu'une femme pouvait écrire dans les livres. Au village, on n'avait pas le temps d'apprendre à lire. Entre les travaux de la vigne et ceux de l'alpage, il ne restait du loisir que pour le catéchisme. Les prières, on les apprenait sans avoir besoin de déchiffrer un papier, à force de les répéter en écoutant le curé. Une bonne mémoire suffit. Les vieux affirmaient que le papier noirci use les yeux et augmente la stupidité. Ainsi, Noémie, l'accoucheuse, réputée savante, ne savait pas lire, pourtant elle était capable de tarir le flux de sang rien qu'en prononçant cette phrase: « Rouge fontaine, arrête-toi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Bien qu'âgée, Madame Rosalie de Constant refusa la chaise sur laquelle Chrétien proposait de la transporter sur l'Alpe, elle marcha vaillamment jusqu'à la pierre à écuelle où naturellement Chrétien dirigea ses pas. Séverine était de la randonnée. Madame Rosalie répéta qu'elle ne voulait que des fleurs. Chrétien, avec son obstination de Valaisan, répliqua que les fleurs viendraient. Lui, qui ne pliait plus le genou sur la dalle de l'église, il se plaça, face à la montagne, souffla dans son cornet à bouquin, après quoi il eut le front de lancer sa prière, dans un entonnoir de mélèze. Madame Rosalie parut apprécier cette piété montagnarde car elle donna d'emblée un bel écu de France. Séverine détournait la tête, aussi honteuse que si son père avait mendié.

Elle aurait voulu rendre un vrai service à la dame, lui dire, par exemple que, pour son épaule, elle connaissait un bon remède: dans un village voisin, un meige redressait les bossus en les suspendant à une poulie. Elle n'osa pas.

Madame Rosalie eut ses fleurs qu'elle s'empressa de serrer dans une jolie boîte peinte.

Le bruit s'était vite répandu qu'une dame semait l'or dans les chemins. Tous les garnements du village l'entourèrent, tirant sur ses dentelles, réclamant une aumône. Chrétien distribua vainement taloches et coups de pied; plus on chasse la vermine, dit-il, plus elle se multiplie. D'habitude, les Anglais tapaient sur les doigts avec le bout de leur lunette et passaient outre. Souriante, Madame de Constant se dégagea sans brusquerie, bien que les dentelles de sa



robe fussent gâtées, et elle desserra tranquillement les cordons de sa bourse. Ce fut une belle emmêlée de doigts! Elle ne jeta pas les pièces dans la boue, mais en déposa une dans chaque paume tout en calmant son monde de la voix :

— Doux, tout doux, il y en aura pour tous.

Soudain, elle remarqua Séverine à l'écart, retenant Jude.

— Toi, viens donc ici.

Séverine rougit sans s'avancer, c'est la dame qui s'approcha.

— Tu es fière, c'est bien.

Elle se pencha pour embrasser Jude malgré la morve qui coulait du nez de l'enfant, avant de s'éloigner, berçant sa petite taille au rythme de son pas déséquilibré. Séverine la regarda partir, se souvenant des réflexions des autres « sages » :

— Dieu, qu'ils sont sales et laids! Vous savez, ils ont la tête vide. Ils naissent ainsi ou ils ont les humeurs qui pourrissent à cause des eaux putrides des marais. L'eau qu'ils boivent est noire comme un jus de fumier. Et ils deviennent de plus en plus idiots en grandissant.

— Quel âge as-tu? Comment t'appelles-tu? Réponds, petit obstiné.

Paralysés par la timidité, les enfants ne répondaient pas.

— N'insistez pas, vous voyez bien qu'ils sont tous muets, et sourds probablement. Heureusement, ils meurent jeunes, la suette en tue beaucoup. Le Valais est rempli de goîtreux, c'est horrible! On dit que ces monstres sont décimés par les vices.

Les monstres prenaient leur revanche. Rudaz, le boisselier, qui tenait pension pour les touristes, et qui cachait une difformité du cou sous son écharpe, cuisinait pour ses hôtes une bonne viande de chamois, qui était en réalité de la vieille chèvre. En servant le plat, il mentionnait que le roi de Prusse s'en était régalé au cours d'un voyage en Valais. On se bouchait les narines, mais on mâchait jusqu'à la dernière bouchée.

## VII

**L**E CURÉ Fulbert faisait le poids d'un baril de vin, il en avait la forme. Pour rejoindre l'église depuis son mayen, il n'aurait eu qu'à se laisser rouler sur la pente. Obligé de pourvoir à ses besoins, il devait utiliser la méthode qui avait échoué au père Adam. Il possédait son bout de vigne, son coin d'esparcette, ses lapins, ses poules et sa chèvre.

En dehors de l'église, on l'apercevait en train de relever sa terre, la robe rentrée dans les culottes, ou occupé à tailler les ceps, à greffer en ente, et à débarasser des troquets de chenilles. Pour rouir le chanvre, transplanter les arbres, pincer les jets d'un pêcher, on ne lui en remontrait pas. Châtrer les veaux et tondre les brebis ne le rebutaient pas non plus. Son jardinet n'avait rien à envier à ceux des autres quant aux fleurs ou aux légumes et il pouvait tenir tête aux jardiniers de Sion.

Quand il était appelé par l'Évêque, il ne manquait jamais de larciner dans les allées épiscopales des boutures d'agavé, de figuier d'Inde ou d'argémone du Mexique. De cette dernière plante, un peu meige qu'il était (évidemment sans les formules magiques), il tirait un beau suc jaunâtre, en quantité suffisante pour assécher tous les suintements d'yeux de ses paroissiens.

Les jours de procession, Séverine, la plus grande, était désignée pour tenir le gonfalon de la Vierge, ce qui déclenchait la jalousie des plus petites à qui il ne restait que les cordons. Derrière la statue de bois peinte, balancée sur les épaules des porteurs, on suivait le curé Fulbert qui allait bénir à l'alpage les fruitiers et les bêtes, pour les mettre à l'abri des fureurs de la montagne. Souvent, le ciel répondait par le roulement sourd des coups de tonnerre au son brutal de la mousqueterie et à la mélopée traînante des litanies.

Fulbert ne badinait pas quand il surprenait dans les granges la jeunesse jouant « au roi dépouillé ». Avec son bâton d'épines, il caressait soigneusement les fesses du « roi », prenant soin de le punir corporellement avant la confession du samedi. Il faut avouer que « Le roi dépouillé » n'est pas un jeu innocent. Sa Majesté d'occasion se laisse dévêtir par degrés et les filles, dit-on, y mettent du cœur, spécialement quand il s'agit d'un puceau. Plus d'un roi s'est enfui par la fenêtre, la main devant la fontaine à semence, pendant qu'on jette obligeamment ses hardes dans le ravin. Les soirs de fête,

Fulbert contrôlait les danses, visitait les buissons et les écuries dont il savait trop bien à quoi servent les litières toutes chaudes. Quand il trouvait coq au nid, il l'en extrayait rudement et ne le relâchait qu'après l'avoir corrigé.

Le curé Fulbert avait une sœur qui aurait pu l'équilibrer sur l'autre plateau de la balance. Par esprit de famille plus que par vocation, elle était entrée au couvent des Ursulines à Sion. On lui permettait de venir boire le petit-lait chez son frère, une ou deux fois par saison, pour raison de santé. Elle arrivait geignante sous son triple jupon de bure, une main dans le dos pour frotter ses douleurs.

Cette année-là, fatiguées de ses perpétuels gémissements, ses consœurs avaient décidé de l'expédier à Louèche pour y faire une cure de bains de vingt-huit jours. Il lui fallait une servante pour l'habiller et la déshabiller, la masser, lui tenir son psautier durant la promenade, et si possible la divertir, car Sœur Theoda sombrait dans la mélancolie. Fulbert pensa tout naturellement à Séverine qu'il tenait pour une bonne fille, obéissante et de bonne compagnie.

## VIII

**L**OUËCHE était une manière de Babel aquatique. On y venait de tous les pays, on y entendait toutes les langues, on y rencontrait tous les galeux,

podagres, gonagres, chiragres, dartreux, teigneux, pêle-mêle dans les carrés de bains, hommes, femmes, enfants, vieillards. On allait aux eaux comme on va à l'église ou à l'opéra. On s'y guérissait parfois, on y faisait toujours des rencontres.

Pour Séverine, ce fut une manière de voyager sans sortir de son pays. Elle fut logée dans un réduit commun aux domestiques tandis que Theoda s'installait dans une chambre avec garde-robe à la porte. On avait dû la transporter à dos de mule tandis que Séverine, à pied, portait son bagage.

Theoda pria Séverine de la réveiller le lendemain à quatre heures, de tenir allumée la chandelle pour l'escorter jusqu'au bain, et d'accrocher ses habits aux chevilles de bois de la paroi. Sur quoi elle prit médecine pour se purger en bonne règle avant de commencer la cure, bourra ses oreilles de charpie pour les préserver du bruit offensant qu'un bal répandait par les fenêtres, tourna le dos sur un bref signe de croix et entama un ronflement sonore de grenadier après la victoire.

Le lendemain, vers trois heures et demie, Séverine exécuta dans l'ordre les instructions qui lui avaient été données. Encore trop sommeilleuse pour commencer sa litanie de jérémiades, Sœur Theoda laissa empaqueter sa pudeur dans la longue robe de bain qui servait d'uniforme à tous les baigneurs. Précédée de Séverine qui tenait haut la lumière pour l'empêcher de s'empêtrer les pieds, elle pénétra dans l'eau avec un « aïe » de surprise et s'avança, craquant de toute son armature, poussant puissamment la vague devant elle.

Le Bademeister, debout sur la galerie de bois qui clôturait le carré, exhortait les baigneurs à subir le chaud jusqu'à la teinte écrevisse, car il ouvre les pores et libère les humeurs. Aussi était-il nécessaire de séjourner dans le carré au moins six heures. Mais il fallait commencer par degrés. Il était préférable, ajouta-t-il, de « baigner le matin » pour éviter le limon de l'après-midi. Il était connu que les urines et les matières purulentes accumulées en cours de journée s'opposent à l'effet bénéfique des principes minéraux. Il recommanda d'aller se joindre aux buveurs d'eau, tout de suite après, à l'endroit de la source où se trouvait la niche de saint Laurent, sans oublier de lui adresser une prière, ce qui ne pouvait que fortifier le résultat de la cure.

Appuyée à la balustrade de bois qui surplombait le carré, Séverine ne perdait pas de vue le bonnet noir à bords tuyautés dont Theoda se servait pour abriter sa calvitie monacale. Son habit gonflé d'eau flottait autour d'elle, lui donnant l'aspect d'une grosse cloche de cathédrale. À l'exemple des autres baigneurs, elle poussait devant elle sa petite table flottante, sur laquelle elle avait disposé son psautier à fermoir d'argent, son chapelet de buis et une petite statuette de la Vierge. Les yeux mi-clos pour échapper aux tentations mondaines qui l'entouraient.

Séverine, étonnée, observait tout le beau monde qui trempait dans les carrés. Un homme tournait les pages d'un livre qu'il avait étalé sur sa table flottante, un deuxième y dévorait son déjeuner.

Quelques femmes poussaient leur plateau en respirant des fleurs de montagne qu'elles avaient disposées dans de petits vases. Tout au long des balustrades de bois, les ingambes tenaient compagnie aux immergés en échangeant de joyeux propos. Les uniformes à parements d'or côtoyaient les capotes en velours, les turbans de taffetas et les robes en poulte de soie surchargées de fleurs, de plumes et de rubans. Séverine voyait pour la première fois les énormes manches en forme de gigot-, les hommes entassaient sur leur buste jusqu'à trois ou quatre gilets, ils portaient sur la tête des chapeaux d'une hauteur incroyable.

Au milieu du carré, un homme au teint sombre se trempait jusqu'aux yeux, épargnant de justesse le drôle de pot rouge en tissu luisant qu'il s'était enfoncé jusqu'aux oreilles. Quand il sortit de l'eau, Séverine remarqua qu'il portait à la ceinture un sabre bizarrement recourbé, clouté sur le fourreau d'une grande quantité de pierreries.

Au fur et à mesure que les hommes sortaient du bain, le Bademeister criait aux domestiques :

— Qu'on apporte le « Bolivar » de Monsieur le conseiller...

— Le « Morillo » de Monsieur le duc est-il brossé ?

Séverine regarda de tous côtés pour apercevoir le « Bolivar » et le « Morillo » et apprit qu'il s'agissait de chapeaux. Les baigneurs encore en robe de bain, les enfonçaient sur leur tête avant d'aller boire à la source. Séverine s'entendit interpeller par une voix rageuse. À ses pieds, Theoda frappait l'eau du plat

de sa main grasse, ce qui lui valut une remarque du Bademeister: « Il est défendu d'agiter l'eau du bain sous peine d'amende. »

Séverine se pencha pour aider Theoda à s'extraire du bain, ce fut périlleux, la robe imbibée comme une éponge opérait en ventouse. La sœur était de la couleur recommandée, cramoisie, mais son œil était blanc car elle prenait mal. On dut la coucher sur le plancher de bois, l'éventer; il aurait fallu la délayer, décoller le drap du corps, mais dès que le Bademeister fit mine d'attenter à sa pudeur, elle retrouva ses forces, l'écarta d'une bourrade.

— Il faut débiter prudemment, dit sévèrement le Bademeister, pas plus d'une à deux heures le premier jour.

Theoda s'appuya au bras de Séverine pour aller à la garde-robe, ensuite Séverine l'essuya, la bouchonna en tous sens, lui retira ses bas de coton et sa robe de bain, la fourra dans son mantelet tiédi sur la chaufferette et la borda dans un lit qu'elle avait préalablement bassiné. Theoda s'y endormit comme une sainte.

Deux heures plus tard, elle rejetait son drap, gloussant de plaisir, se déclarait presque guérie et dénonçait un appétit qui ne souffrait aucune attente. Heureusement, la clochette de l'auberge appelait les baigneurs. Theoda, épanouie, prit place à la table où on servait le pain blanc. Séverine gagna la sienne à la table du pain noir pour laquelle on ne payait que demi-pension, réservée aux domestiques.